

ROMAN



Passagères de nuit
★★★★☆
YANICK LAHENS
Sabine Wespieser
223 p., 20 €
ebook 14,99 €

Yanick Lahens et la libération des femmes

Les « Passagères de nuit » de Yanick Lahens n'avaient pourtant pas tous les atouts au point de départ.



Yanick Lahens trouve la lumière où on ne l'attendait plus. © PHILIPPE MATSAS.

PIERRE MAURY

Elizabeth Dubreuil a un secret. Personne ne sait pourquoi elle a choisi de vivre en Haïti, même si sa grand-mère en venait. Mais cette raison ne semble pas suffisante. D'un point de vue romanesque, cela permet en tout cas de l'inscrire dans une lignée des *Passagères de nuit* auxquelles Yanick Lahens consacre un nouveau roman explicitement inspiré de ses propres origines.

Le livre est en effet dédié à son aïeule, Régina Jean-Baptiste, à sa bis-aïeule, Elizabeth Jacob et à « toutes ces femmes / qui vous ont précédées, / celle qui vous ont entourées : / visages clair-obscur qui contemplaient les arbres, / les eaux, les chrétiens-vivants, les bêtes et les Esprits ». Les prénoms sont restés, les « sentiers du songe » ont permis à l'autrice de les réinventer sous d'autres noms avec leurs peines et leurs amours, leurs forces et leurs faiblesses.

Une couleur de peau qui est un fardeau

Régina, jeune encore, a compris que son sexe pouvait être à la fois source de joies et de malheurs. Le fils Mérisier la relaquait sans cacher son désir, alors elle est partie avant qu'il soit trop tard, avant qu'elle soit de toute manière désignée comme fautive. « Quand le coupable est le maître, c'est la victime qui paie la faute. » Plus tard, elle sera amoureuse de Léonard, une histoire assez mal vue par l'entourage, ou simplement mal comprise, mais qui donne à son monologue un ton incantatoire par le rappel fréquent de cette passion jamais éteinte. « Mon général, mon amant, mon homme, toi tu as appris de moi comme j'ai appris de toi. »

Le secret d'Elizabeth n'en sera plus un à la lecture, à l'occasion d'une scène terrible où celle qui était alors une jeune fille, menacée aussi par le désir d'un homme, prend les devants, armée d'un couteau qu'elle plante dans la poitrine de son prédateur. Elle voulait le tuer, elle échoue et la fuite vers Haïti devient la seule issue.

En un sens, peu important les anecdotes qui parsèment la vie de ces femmes. Elles sont par nature, en raison d'une couleur de peau qui est un fardeau comme le découvre Régina en ville, vouées à l'invisibilité ou à la condamnation, quel qu'en soit le prétexte.

Il ne leur reste qu'à exister par elles-mêmes, malgré les obstacles que leur oppose une société hiérarchisée à l'extrême en un XIX^e siècle bien peu éclairé, où les calamités naturelles s'ajoutent à la cruauté humaine.

Yanick Lahens trouve cependant la lumière où on ne l'attendait plus et nous attache à ces femmes.

S

Avec Le Soir et Premier Chapitre lisez les premières pages de ce livre sur notre site.

ROMAN



De l'autre côté de la vie
★★★★☆
FABRICE HUMBERT
Calmann-Lévy
240 p., 19,90 €
ebook 15 €

« Dans le chaos, il y a de la pureté dans les rapports humains »

Fabrice Humbert remonte à la source du mal et de la violence dans « De l'autre côté de la vie », sur les traces d'un père en marche vers une idyllique république du Jura.

ENTRETIEN

CÉDRIC PETIT

L'apocalypse est dans l'air, dans la fumée qui s'échappe de Paris, en proie aux flammes et à la guerre civile. Ne reste que la voie de la fuite, celle choisie par un père de famille, qui rêve de rejoindre la république du Jura, avec ses deux enfants. C'est le point de départ d'un parcours initiatique où ils affrontent ensemble la peur, la perte et la violence à laquelle il se croyait étranger. Le point de basculement aussi, quand la seule question qui reste est la plus fondamentale : comment rester humain quand tout tourne à la barbarie ? Nous avons soumis à Fabrice Humbert une série d'extraits choisis de son roman *De l'autre côté de la vie*, que nous lui avons proposé de commenter.

« Je suis l'homme le plus inoffensif qui soit. Alors pourquoi me demander de faire la guerre ? C'est la tyrannie de l'histoire que de soumettre les hommes à sa loi. »

Mon narrateur est inoffensif, parce qu'on est une grande majorité de citoyens à l'être. Il est comme tout le monde. C'est le conflit principal qui peut exister dans les sociétés. Pendant des années, l'histoire n'a pas eu tant de poids que ça. Et maintenant que l'histoire, comme actuellement, commence à se tendre, que nos vies sont touchées, si une guerre civile devait se déclarer, ce serait vraiment la tyrannie de l'histoire qui jouerait parce que personne ne pourrait y échapper. C'est le propre de l'histoire : d'avoir une relation « tranquille » aux êtres humains, en général. Mais de tout emporter quand la situation se tend.

« Je dois faire front, avec l'absurde et le ridicule des êtres inoffensifs, parce que des enfants derrière moi croient que je ne suis ni absurde ni ridicule. » L'auto-dérision est-elle le moyen qu'a trouvé votre narrateur pour résister à la déshumanisation ?

Il y a une large part d'autodérision. Mais je pense surtout qu'être parent, c'est aussi parfois devoir se conformer à une image qui ne correspond pas à votre être, mais à celle que vos enfants ont de vous. Les enfants, de manière générale, exigent de nous, adultes, une protection et une assurance qu'on n'est pas toujours en mesure de leur offrir. Mais il faut faire front, parce qu'on n'est pas censés montrer nos angoisses.

Le narrateur est dans le déni permanent. Est-ce une pour vous une manière de mettre en question la place de la morale dans la guerre ?

Il est habité par cette volonté de garder la dimension humaine, sans que ce soit très conscient. A partir du moment où il y a un questionnement sur ce qu'il peut ou doit faire, quelle attitude adopter, on est effectivement dans des questions



Fabrice Humbert commente pour nous une série d'extraits choisis de son roman. © BRUNO LEVY.

d'ordre éthique, dans des questions morales. Mais pas moralisatrices. Ce livre a un propos éthique : que signifie « rester un homme » ? Comment avoir la dignité de rester un homme ? On dit parfois que je suis un moraliste. Mais je pense surtout qu'à partir du moment où il n'y a plus de règles sociales, soit on se rature à la seule survie, soit on s'accroche à quelques valeurs morales. Dans les situations les plus difficiles, c'est ce qui permet de rester un homme, au sens de Primo Levi. Quand tout est perdu, qu'est-ce qui permet de rester un homme ?

« Devant nous, au bout d'une voie pavée s'étendant droite au milieu d'un jardin, s'élevait un grand château. Comme dans un conte ? » Pourquoi avoir introduit des éléments de conte dans cet univers apocalyptique ?

C'est vraiment une question centrale : ce livre est un conte, avec le mélange d'innocence et de cruauté qu'on retrouve dans les contes, la structure formelle typique du genre, celle du voyage et du déplacement, comme dans l'*Odyssée* d'Homère. C'est la narration pure, à son niveau le plus élémentaire. On s'intéresse beaucoup à la narration, fort peu à l'art de la narration, qui, à mon sens, n'est pas du tout de l'ordre de la mécanique, comme beaucoup d'auteurs de polars ou de scénarios le croient, mais de l'ordre du charme. Parfois il vous est donné, parfois non. Il y a une part de chance, de grâce, de mystère là derrière.

« J'ai cru dans la littérature comme dans une religion. » Que peut faire la littérature dans un monde en ruines ?

Je peux être intarissable sur le sujet, parce que je me demande souvent quel sens cela peut avoir, quel rôle la littéra-

ture peut avoir. Ces êtres contemplatifs que sont les écrivains ou les artistes en général peuvent-ils jouer un rôle dans des situations de crise ? Dans *Si c'est un homme* de Primo Levi, à nouveau, il y a cette scène où il enseigne l'italien à un Français en lui récitant des passages de *La divine comédie*, de mémoire, parce qu'évidemment il n'y avait plus de livres... Ça m'a toujours aidé à penser que si à Auschwitz, on pouvait réciter Dante et y trouver du réconfort, c'est que la littérature a quelque chose de particulier. Faut-il croire comme dans une religion ? Là on est plus dans le regret : on serait fou de penser que la littérature est de cet ordre. Qu'elle ait une place dans un monde défait, je le pense ; qu'elle ait eu ou ait encore une fonction sacrée, je pense que le débat est clos.

« Notre pays s'éloignait de nous, sans que nous en comprenions bien les raisons. Chaque matin, une altération se produisait, consciente ou inconsciente, et au fil des années la ville d'abord, le pays ensuite, de façon différente suivant les régions, se métamorphosaient, presque toujours pour le pire. » Ça fait écho à la France de Macron ?

Beaucoup de passages du livre peuvent être interprétés en fonction de l'actualité, sans que la conclusion soit nécessairement la guerre civile. Pour celui-ci, c'est sûr qu'on assiste à une accélération telle de l'histoire que beaucoup de citoyens français ne se reconnaissent pas dans la France d'aujourd'hui, très différente de celle d'il y a trente ans. Tout devenant si vite obsolète, en permanence, il y a là quelque chose qui est profondément déconcertant. Mais ce n'est pas propre à la France : dans tous les pays, on est pris dans cette même spirale qui nourrit un sentiment d'étrangeté.